

PRAXÈDE
(1841)



ALEXANDRE DUMAS

Praxède

LE JOYEUX ROGER
2013

Cette édition a été établie à partir de celle de Michel Lévy frères, Paris, 1866, intitulée *Jehanne la Pucelle*, et qui contient également *Praxède* et *Pierre le Cruel*.

Nous en avons respecté l'orthographe, mais rectifié la ponctuation à plusieurs endroits.

L'illustration de la page 2 est tirée de l'édition Le Vasseur des œuvres de Dumas.

ISBN : 978-2-923981-51-2

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal

lejoyeuxroger@gmail.com

I Le sacre

La veille du saint jour de Pâques de l'an 1099, c'était grande fête ans la noble cité de Barcelone.

C'est que le jeune comte Raymond Bérenger III, qui, depuis un an, venait d'hériter du pouvoir souverain, avait pensé que ses sujets ayant été, comme les disciples et apôtres de Notre-Seigneur Jésus-Christ, plongés dans une longue et profonde tristesse à propos de la mort du seigneur comte son père, il devait, la Pâques arrivant, choisir ce saint jour pour faire ressusciter en sa personne la royauté défunte. En conséquence, il avait, pour le jour dit, convoqué par lettres scellées dans sa bonne ville de Barcelone les prélats, les barons, les chevaliers et les messagers des cours étrangères, leur annonçant qu'en leur présence, il se ferait armer chevalier et prendrait sur l'autel et poserait sur sa tête la guirlande de roses d'or qui était la couronne des comtes d'Aragon.

Aussi, au jour dit, non-seulement tous les prélats, barons et chevaliers d'Espagne, mais encore un grand nombre de princes et de seigneurs étrangers s'étaient rendus à cette fête. Le juge et l'archevêque d'Arborée y étaient venus de Sardaigne ; le roi d'Aragon, de Saragosse ; le roi de Castille, de Madrid. Les rois maures de Tiemcen et de Grenade, n'y pouvant assister eux-mêmes, y avaient envoyé de riches présents, comme leurs ancêtres, les rois mages, l'avaient fait à l'occasion de la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Enfin, l'assemblée était si nombreuse, comme nous l'avons dit, la veille du saint jour de Pâques, que l'on comptait bien trente mille chevaucheurs de la première noblesse du monde en la ville de Barcelone et ses environs.

Dès le matin, le seigneur comte Raymond Bérenger III avait fait publier à son de trompe, dans la ville, qu'à l'heure de midi, aussitôt après l'*Alleluia* chanté et au premier coup des cloches

qui annoncerait leur retour, tout le monde devait quitter le deuil, couper sa barbe et se disposer à la fête. Aussi, dès que l'*Alleluia* fut repris et qu'on entendit frémir le branle joyeux des cloches, chacun se disposa ainsi que le roi avait ordonné ; si bien que les rues qui, une heure auparavant, étaient tristes et silencieuses se trouvèrent, une heure après, pleines de monde et de rumeurs ; car on avait ouvert à la fois les barrières et les portes, et les chevaliers étrangers étaient entrés dans la ville, et les bourgeois étaient sortis de leurs maisons.

Et cependant il n'y avait à Barcelone que ceux qui n'avaient pu être invités au palais de l'Aljaferia ; et, comme nous l'avons dit, leur affluence était grande ; car le seigneur comte avait été obligé de décider qu'il ne recevrait, à sa table et à son château, que quiconque serait roi ou envoyé de roi, gouverneur de province, archevêque, prince, duc ou comte ; et rien que de ceux-ci et de leur suite, il y avait quatre mille personnes qui s'étaient trouvées le droit d'être hôtes et convives du seigneur comte de Barcelone.

Tout le jour, cette multitude parcourut la ville, visitant les églises, s'arrêtant devant les bateleurs et passant de la prière aux jeux profanes, et des jeux profanes à la prière ; mais quand le soir vint, chacun s'achemina vers le palais du comte, situé à deux grands milles de la cité ; car le comte, le soir même, devait faire la veillée des armes dans l'église de Saint-Sauveur. Tout le long de la route, des torches et des brandons avaient été placés pour éclairer le cortège, et, de peur que ces torches et ces brandons ne fussent déplacés et ne laissassent des intervalles sans lumière, leur place avait été fixée d'avance, et il était défendu, sous aucun prétexte, de les déplacer.

Au moment où sonna l'heure de vêpres, on alluma tous ces brandons, quoiqu'il fût encore jour, de sorte qu'en un instant, une longue ligne de flamme s'étendit du palais de l'Aljaferia jusqu'à l'église de Saint-Sauveur ; puis, au même moment, des hérauts d'armes, portant les bannières du comte, parcoururent tout le che-

min pour que le peuple se rangeât des deux côtés de la route et n'empêchât aucunement le cortège de s'avancer.

Au dernier coup de la cloche de vêpres, la porte du palais s'ouvrit aux grands cris de joie de la multitude, qui attendait depuis l'heure de midi.

Les premiers qui parurent furent les fils des plus nobles chevaliers de la Catalogne ; ils étaient à cheval et portaient les épées de leurs pères ; et c'étaient de vaillantes épées tout ébréchées dans les tournois ou dans les batailles, dont chacune avait un nom, comme l'épée de Charlemagne, de Renaud et de Roland.

Derrière eux venaient les écuyers des chevaliers qui devaient être armés dans la journée du lendemain ; ils portaient nues les épées de leurs maîtres : celles-là, au contraire des premières, étaient vierges et brillantes ; mais on savait qu'aux mains qui devaient les recevoir, elles perdraient bientôt leur virginité dans le sang et leur lustre dans la bataille.

Puis venait l'épée du seigneur comte, faite en forme de croix pour lui rappeler toujours qu'il était soldat de Dieu avant d'être prince de la terre : c'était l'épée la plus riche et la mieux garnie qu'ait peut-être jamais portée comte, roi ni empereur ; et cette épée, en attendant qu'elle passât aux mains de son maître, était dans la main du vieux don Juan Ximénès de la Roca, l'un des plus vaillants chevaliers du monde, lequel marchait lui-même entre d'autres chevaliers qui étaient, l'un le baron Guillaume de Cervallo, et l'autre sir Otho de Moncada.

Après l'épée du seigneur comte venaient deux chariots de ses écuries, chargés de torches et portant chacun plus de dix quintaux de cire qu'il offrait en don à l'église de Saint-Sauveur, ayant fait vœu d'un cierge qui faisait le tour de la ville de Barcelone ; et cela, parce que, retenu dans ses États par la maladie du roi son père, il n'était point parti pour la croisade ; ce qui lui était une douleur comme chevalier, et un remords comme chrétien. Ces torches étaient allumées, quoiqu'il n'y en eût aucun besoin, tant les autres luminaires jetaient de clarté.

Après ces deux chariots venait le seigneur comte lui-même, chevauchant sur un cheval caparaçonné d'un magnifique harnais : c'était un beau jeune homme de dix-huit à dix-neuf ans portant de longs cheveux qui tombaient de chaque côté sur ses épaules et maintenus sur son front par un fil d'or. Il était vêtu de son justaucorps de guerre, car, pendant la veillée, il devait revêtir sa cuirasse ; mais ce justaucorps était caché par un grand manteau de drap d'or qui tombait jusqu'à ses étriers. Derrière lui venaient ses armes, portées par deux nobles : c'étaient un casque à visière fermante, une cote de mailles d'acier et d'or, et un bouclier sur lequel était gravée la guirlande de roses, signe de souverain pouvoir chez les comtes de Barcelone. Le noble qui portait ces armes était accompagné de deux autres nobles qui avaient nom, l'un, Roger, comte de Pallars, et l'autre, Alphonse Ferdinand, seigneur d'Ixer ; et tous deux tenaient leur épée nue, comme pour défendre ces armes royales, ainsi qu'ils eussent couvert la tête et la poitrine de leur noble maître et seigneur.

Après les armes du seigneur comte venaient, deux par deux, les nobles qu'il allait armer chevaliers ; ils étaient au nombre de douze et devaient à leur tour, aussitôt qu'ils auraient reçu l'ordre, armer chacun dix chevaliers ; et ces cent vingt les suivaient chevauchant aussi deux par deux sur leurs beaux chevaux tout couverts de drap d'or et de magnifiques harnais.

Puis, derrière eux, car ils avaient pris le pas sur tous comme héros de la fête, venaient, suivant leur rang et quatre par quatre, d'abord les prélats, puis les rois et envoyés des rois, puis les ducs, puis les comtes, puis les simples chevaliers, séparés les uns des autres par des musiciens qui faisaient retentir l'air du bruit de leurs trompettes, de leurs timbales et de leurs flûtes. Ce dernier groupe était suivi d'une multitude de jongleurs vêtus en sauvages, courant à pied ou montés sur de petits chevaux sans selle et sans bride dont ils se servaient pour leurs tours et qu'ils faisaient manœuvrer à la voix : tous faisant un tel bruit et poussant de telles clameurs qu'il eût semblé à quelqu'un qui les eût entendus

sans en connaître la cause que le ciel et la terre s'abîmaient comme à la dernière heure du dernier jour.

Ainsi, et par la grâce de Dieu, à la lueur des brandons qui changeaient la nuit en jour et les ténèbres en lumière, au bruit le plus éclatant des tambours, des timbales, des trompettes et autres instruments, aux cris des jongleurs et des hérauts qui criaient tous : « Barcelone ! Barcelone ! » on vint à l'église de Saint-Sauveur. Quoiqu'il n'y eût eu, comme nous l'avons dit, que deux milles à faire, le cortège avait marché si lentement, afin que chacun eût tout le temps de le voir, que minuit sonnait au moment où le comte mettait pied à terre sous le portail, où l'attendait avec tout son clergé l'archevêque de Barcelone, qui devait le sacrer le lendemain.

Alors tous les nobles qui devaient être armés le lendemain, le seigneur comte en tête, entrèrent dans l'église et firent ensemble la veillée des armes, récitant des oraisons, se réjouissant et chantant les cantiques de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ils passèrent ainsi toute cette bienheureuse nuit, pendant laquelle ils entendrent très-dévotement les matines, auxquelles assistèrent les archevêques, évêques, prieurs et abbés, qui dirent tous leurs heures avec un si grand recueillement que ce fut une édification pour tous les assistants.

Quand le jour fut venu, on ouvrit l'église aux fidèles, et elle se remplit que c'était merveille comment tant de créatures humaines pouvaient tenir sans être suffoquées dans un pareil espace. Alors l'archevêque se revêtit pour dire la messe, et le seigneur comte à son tour passa un surplis comme s'il allait la servir ; puis, par-dessus le surplis, il mit la dalmatique la plus riche dont jamais empereur ou roi ait été revêtu ; ensuite, il passa à son cou une étole si magnifique et si surchargée de perles et de pierres précieuses qu'il serait impossible de dire ce qu'elle valait ; enfin, il prit le manipule, qui était aussi très-splendide, et, à chaque vêtement qu'il prenait, l'archevêque répétait une oraison. Puis, tout cela fait, il commença de dire la messe ; et lorsque l'épître

fut achevée, il s'arrêta un instant, tandis qu'au son grave et sonore de l'orgue, les deux parrains du comte, qui étaient, l'un, don Juan Ximénès de la Roca, et l'autre, Alphonse-Ferdinand, seigneur d'Ixer, s'approchèrent de lui, et l'un lui chaussa l'éperon droit, et l'autre l'éperon gauche. Alors le comte s'approcha de l'autel, se prosterna devant le tabernacle et dit tout bas une oraison, tandis que l'archevêque, debout à côté de lui, priait tout haut. Enfin, cette prière finie, il se retira, prit l'épée sur l'autel, baisa humblement la croix qui en faisait la poignée, la ceignit autour de ses reins, et, lorsqu'il l'eut ceinte, la tirant du fourreau, il la brandit trois fois. À la première fois qu'il la brandit, il défia tous les ennemis de la sainte foi catholique ; à la seconde, il jura de secourir tous les orphelins, les pupilles et les veuves ; à la troisième, il promit de rendre justice pendant toute sa vie aussi bien aux plus grands qu'aux plus petits, aussi bien aux étrangers qu'à ses propres sujets.

À ce dernier serment, une voix pleine et sonore répondit :

— *Amen !*

Et chacun se retourna pour voir d'où venait cette voix : c'était celle d'un jongleur provençal qui s'était introduit dans l'église et qu'on voulut chasser comme n'étant pas digne de se trouver en si bonne compagnie ; mais le comte ayant demandé ce que c'était et l'ayant appris, il ordonna qu'on le laissât à sa place, disant qu'en un pareil moment il ne devait repousser aucune prière de noble ou de vilain, de riche ou de pauvre, de fort ou de faible, pourvu qu'elle sortît d'un cœur droit et bien intentionné. Le jongleur fut donc laissé à sa place, et le seigneur comte, ayant remis son épée au fourreau, offrit sa personne et son glaive à Dieu, le priant de le tenir toujours en sa sainte garde et de lui accorder la victoire contre tous ses ennemis. Alors l'archevêque l'oignit du saint chrême sur l'épaule et au bras droit. Aussitôt, il prit la couronne sur l'autel et la posa sur sa tête, où ses deux parrains l'affermirent. Au même instant, les archevêques, les évêques, les abbés, les princes et les deux parrains du comte s'écrièrent à

haute voix :

— *Te Deum laudamus !*

Et tandis qu'ils entonnaient ce chant, le seigneur comte prit le sceptre d'or dans sa main gauche et le globe dans sa main droite, et les porta ainsi tant que dura le *Te Deum* et l'Évangile. Il les reposa ensuite sur l'autel et alla s'asseoir sur le siège comtal, où passèrent devant lui les douze nobles qu'il arma les uns après les autres chevaliers et qui se rendirent aussitôt chacun dans une des douze chapelles, où ils armèrent à leur tour chacun dix chevaliers.

La cérémonie terminée, le comte, couronne en tête, reprit de nouveau le globe dans sa main droite et le sceptre dans sa main gauche, et, ainsi couronné et portant les insignes du pouvoir, il sortit de l'église et remonta sur son cheval, revêtu de la dalmatique, de l'étole et du manipule. Mais comme il ne pouvait conduire lui-même sa monture, à la courbure du frein étaient attachées deux paires de rênes ; une paire, et c'était celle qui s'attachait au côté gauche, était tenue par les deux parrains ; les autres rênes, qui étaient de soie blanche et qui avaient bien quarante pieds de long chacune, étaient tenues par les barons, les chevaliers et les plus notables citoyens de la Catalogne ; après ceux-ci venaient les six députés de Valence, les six députés de Saragosse et les quatre députés de Tortose ; tous ceux qui tenaient les rênes, soit à droite, soit à gauche, marchaient à pied en signe de respect et d'infériorité. Ce fut ainsi et en suivant le même ordre et la même route, que le seigneur comte, toujours accompagné du même cortège et au milieu des cris et des fanfares, rentra vers nones en son palais d'Aljaferia, d'où il était sorti la veille après vêpres. Arrivé là, il mit pied à terre et entra dans la salle à manger, où on lui avait préparé un trône très-élevé au milieu de deux sièges d'or sur lesquels il déposa le sceptre et la couronne. Alors ses deux parrains s'assirent à une petite distance de lui, et à côté d'eux les rois d'Aragon et de Castille, l'archevêque de Barcelone, l'archevêque de Saragosse et l'arche-

vêque d'Arboise ; puis à une autre table s'assirent à leur tour les évêques, les ducs et tous les nobles qui avaient été faits chevaliers ce jour-là ; enfin prirent place les barons, les envoyés des différentes provinces et les plus notables citoyens de Barcelone, tous en fort bon ordre ; car leur place leur était assignée selon leur rang, et ils avaient pour les servir des serviteurs nobles et des fils de chevaliers.

Quant au seigneur comte, il était servi par douze nobles, et son majordome était le baron Guillaume de Cervallo, lequel vint, apportant un plat et chantant une ronde, accompagné des douze nobles qui chacun apportaient un mets différent et répondaient tous en chantant. La ronde achevée, il posa le plat devant le comte et en tailla un morceau qu'il lui servit ; puis, quittant son manteau et sa cotte de drap d'or à fourrure d'hermine et ornée de perles, il les donna à un jongleur. Aussitôt, on lui apporta d'autres riches vêtements qu'il mit sur lui, et il alla avec les douze nobles chercher le second service. Un instant après, il revint, chantant une nouvelle ronde et apportant d'autres mets ; cette fois comme l'autre, après avoir taillé et servi, il donna de nouveau les vêtements qu'il portait à un autre jongleur ; et il y eut dix services, et, à chaque service, il fit ainsi largesse ; ce qui fut grandement approuvé de toute la noble assemblée.

Après être resté trois heures à table à peu près, le comte se leva, reprit le globe et le sceptre, et, passant dans la chambre voisine, il alla s'asseoir sur un siège élevé sur des gradins. À côté de lui s'assirent les deux rois, et tout autour d'eux, sur les degrés du trône, tous les barons, chevaliers et notables citoyens. Alors un jongleur s'approcha et chanta une nouvelle sirvente qu'il avait composée ; elle était intitulée *la Couronne, le Sceptre et le Globe* ; voici ce qu'elle disait :

« La couronne était toute ronde et le rond n'ayant ni commencement ni fin, cela signifie : Notre-Seigneur vrai Dieu tout-puissant, qui n'a point eu de commencement et n'aura pas de fin. Et parce que cette couronne signifie Dieu tout-puissant, on vous

l'a placée sur la tête, et non au milieu du corps ou aux pieds, mais bien sur la tête, signe de l'intelligence ; et parce qu'on vous l'a placée sur la tête, vous devez toujours vous souvenir de Dieu tout-puissant. Puissiez-vous, avec cette couronne humaine et périssable, gagner la couronne de la gloire céleste dont le royaume est éternel !

» Le sceptre signifie la justice que vous devez exercer entre tous ; et comme le sceptre est une verge longue et tendue, et frappe et châtie, ainsi la justice châtie afin que les méchants ne fassent plus le mal et que les bons deviennent encore meilleurs.

» Le globe signifie que comme vous tenez le globe en votre main, vous tenez aussi dans votre main votre comté et votre pouvoir ; et puisque Dieu vous les a confiés, il faut que vous les gouverniez avec vérité, justice et clémence, et que vous ne souffriez point que qui que ce soit leur cause du dommage, ou par vous ou par autrui. »

Cette sirvente, que le comte parut entendre avec plaisir et en prince qui, en comprenant bien le sens, se promet de le mettre en œuvre, fut suivie d'une chanson nouvelle que chanta un second jongleur et d'un poème que récita un troisième ; puis tout cela étant chanté et dit, le roi reprit le globe et le sceptre, et monta dans sa chambre pour se reposer, car il en avait bien besoin ; mais au moment où il venait d'ôter son manteau royal, on lui annonça qu'un jongleur voulait absolument lui parler, ayant, disait-il, à lui annoncer une nouvelle du plus haut intérêt et qui ne souffrait pas le moindre retard.

Le comte ordonna qu'on le fît entrer.

Le jongleur entra, et, ayant fait deux pas dans la chambre, il mit un genou en terre.

— Parle, lui dit le comte.

— Qu'il plaise d'abord à Votre Seigneurie, répondit le jongleur, d'ordonner qu'on nous laisse seuls.

Raymond Bérenger fit un signe, et chacun se retira.

— Qui es-tu ? demanda le comte lorsque la porte se fut refer-

mée derrière le dernier de ses serviteurs.

— Je suis, dit le jongleur, celui qui a répondu *Amen* lorsque, aujourd'hui, dans l'église de Saint-Sauveur, vous avez, cette épée à la main, promis de rendre justice pendant toute votre vie aussi bien aux plus grands qu'aux plus petits, aussi bien aux forts qu'aux faibles, aussi bien aux étrangers qu'à vos propres sujets.

— Et au nom de qui demandes-tu justice ?

— Au nom de l'impératrice Praxède, injustement accusée d'adultère par Gunthram de Falkembourg et Walther de Than, et condamnée par son mari, l'empereur Henri IV, à mourir dans le délai d'un an et un jour s'il ne se présente pas un champion pour la défendre.

— Et comment a-t-elle choisi, pour une pareille mission, un si étrange messager ?

— Parce que nul que moi peut-être, pauvre jongleur, ne se fût exposé à la colère d'un aussi puissant empereur que l'empereur Henri IV et à la vengeance de deux chevaliers aussi redoutables que Gunthram de Falkembourg et Walther de Than ; et certes, je ne l'eusse point fait moi-même si je n'y eusse été convié par ma jeune maîtresse, la marquise Douce de Provence, qui a de si beaux yeux et une si douce voix que nul ne peut lui refuser ce qu'elle demande et qui m'a demandé de me mettre en quête d'un chevalier assez brave et assez quêteur de renommée pour venir défendre sa noble souveraine. Alors je suis parti, allant de ville en ville et de château en château ; mais à cette heure, toute la plus vaillante chevalerie est en terre sainte, de sorte que j'ai vainement parcouru l'Italie et la France, toujours cherchant un champion à cette infortune impériale et n'en trouvant nulle part. J'ai entendu parler de vous, monseigneur, comme d'un brave et aventureux chevalier, et je me suis mis en route pour Barcelone, où je suis arrivé aujourd'hui même. J'ai demandé où vous étiez. On m'a répondu que vous étiez dans l'église ; j'y suis entré, monseigneur, comme vous teniez cette noble épée à la main, jurant de rendre justice aussi bien aux grands qu'aux plus petits,

aussi bien aux forts qu'aux faibles, aussi bien aux étrangers qu'à vos propres sujets, et il m'a semblé que c'était la main de Dieu qui me conduisait à vous dans un pareil moment, et j'ai crié : « Ainsi soit-il ! »

— Ainsi soit donc, répondit le comte ; car pour l'honneur de mon nom et l'agrandissement de ma renommée, au nom de Dieu, j'entreprendrai cette aventure.

— Grâce vous soient rendues, monseigneur, répondit le jongleur ; mais, sauf votre bon plaisir, le temps presse ; car déjà dix mois se sont écoulés depuis le jugement porté par l'empereur, et il ne reste plus à l'accusée que deux mois et un jour ; ce qui est à peine ce qu'il nous faut de temps pour nous rendre à Cologne.

— Eh bien, dit le comte, laissons achever les fêtes, qui doivent finir jeudi soir ; vendredi, nous rendrons grâce à Dieu, et samedi, nous nous mettrons en voyage.

— Qu'il soit fait à votre volonté, monseigneur, dit le jongleur en se retirant.

Mais avant qu'il sortît, le comte Raymond détacha de ses épaules et lui mit autour du cou une magnifique chaîne d'or qui valait bien cinq cents livres ; car le seigneur comte était un prince aussi magnifique que brave, à telle preuve que ses contemporains l'ont surnommé le Grand et que la postérité lui a laissé le nom que lui avaient donné ses contemporains.

Et encore, c'était un homme religieux ; car ces fêtes dont il demandait au jongleur d'attendre la fin avaient été données, comme nous l'avons dit, en imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, en ce bienheureux jour de Pâques, réconforta, par sa résurrection, la Vierge, madame sainte Marie, ses apôtres, ses évangélistes et ses autres disciples, qui étaient auparavant tristes et affligés à cause de sa Passion ; aussi, dit le chroniqueur auquel nous empruntons ces détails, le vendredi au matin, il survint, par la grâce de Dieu, une bonne pluie qui enveloppa toute la Catalogne, l'Aragon, le royaume de Valence et de Murcie, et qui dura jusqu'à la fin du jour.

Ainsi la terre, qui en avait grand besoin, eut aussi son complément de joie afin que rien ne manquât aux présages d'un règne qui fut l'un des plus grands et des plus heureux dont la noble cité de Barcelone ait gardé le souvenir.

II Le champion

L'empereur Henri IV, d'Allemagne, était à cette époque l'un des plus malheureux princes qu'il y eût sur le trône. L'an 1056, à l'âge de six ans, il avait succédé à son père Henri le Noir, et la diète avait donné à Agnès d'Aquitaine l'administration des affaires publiques pendant sa minorité ; mais les princes et barons d'Allemagne, humiliés d'obéir à une femme étrangère, s'étaient révoltés contre l'empereur, et Othon, margrave de Saxe, avait commencé cette série de guerres civiles au milieu desquelles Henri, toujours armé, soit contre ses vassaux, soit contre ses oncles, soit contre son fils, devait consumer sa vie, tantôt empereur, tantôt fugitif, aujourd'hui proscripteur, demain proscrit. Après avoir déposé le pape Grégoire VII ; après avoir, en expiation de ce sacrilège, traversé en plein hiver les Apennins à pied, un bâton à la main et comme un mendiant¹ ; après avoir attendu trois jours dans la cour du château de Canossa, sans habits, sans feu, sans pain, qu'il plût à Sa Sainteté de lui en ouvrir la porte, il avait enfin été admis en sa présence, lui avait baisé les pieds et avait fait serment sur la croix de se soumettre à sa décision. À ce prix, le pape l'avait absous de ce sacrilège ; mais alors les seigneurs lombards l'avaient accusé de lâcheté. Menacé par eux d'être déposé à son tour s'il ne rompait le honteux traité auquel il venait de se soumettre, il avait accepté leur alliance ; mais tandis qu'il faisait ce pacte, les barons allemands avaient élu empereur Rodolphe de Souabe. Henri, qui était venu vers l'Italie en suppliant, était retourné vers l'Allemagne en soldat, et tout excommunié qu'il était, et quoique Rodolphe son rival eût reçu de Grégoire VII une couronne d'or en signe d'investiture tempo-

1. Voir, pour plus amples renseignements sur les démêlés de l'empire et de la papauté, le procès de Dante.

relle et une bulle qui appelait la malédiction du ciel sur son ennemi, il l'avait battu et tué à la bataille de Wolskeim, près de Gera. Alors il se retourne vainqueur et furieux contre l'Italie, conduisant avec lui l'évêque Guibert, qu'il avait fait élire pape. Cette fois, c'était à Grégoire de trembler, car il ne devait pas attendre plus de miséricorde qu'il n'avait accordé de merci ; aussi, à son approche, s'était-il enfermé dans Rome, et lorsque Henri arriva en vue des murailles de la ville éternelle, trouva-t-il un envoyé de Grégoire qui lui faisait proposer l'absolution et la couronne. Henri répond en s'emparant de Rome. Alors le pape se réfugie dans le château Saint-Ange. Henri l'y poursuit, établit le blocus, et, sûr que son ennemi ne peut lui échapper, il établit sur le trône de saint Pierre l'antipape Guibert et reçoit de sa main la couronne impériale. C'est alors qu'il apprend la nouvelle que les Saxons ont élu empereur Hermann, comte de Luxembourg. Henri repasse les Apennins, bat les Saxons, soumet la Thuringe et s'empare d'Hermann, à qui il permet de vivre et de mourir ignoré dans un coin de l'empire. Il rentre aussitôt en Italie, où il fait élire son fils Conrad roi des Romains. Croyant la paix bien assurée de ce côté, il revient tourner ses armes contre la Bavière et une partie de la Souabe restées insoumises et rebelles. Son fils, qu'il vient de faire roi et qui rêve l'empire, se révolte, lève des troupes et fait excommunier une seconde fois son père par le pape Urbain II. Henri convoque une diète à Aix-la-Chapelle, met à nu son cœur paternel tout déchiré de la rébellion de Conrad et demande que Henri, son second fils, soit élu, à la place de son frère, roi des Romains. Au milieu d'une séance, il reçoit un avis mystérieux. Sa présence est nécessaire à Cologne, où l'on a, dit-on, un grand secret à lui révéler. Henri quitte la diète. Deux des plus nobles barons de l'empire, Gunthram de Falkembourg et Walther de Than, l'attendaient à la porte de son palais. Henri les invite à entrer avec lui, les conduit dans sa chambre, et, leur voyant le visage sombre et sévère, il leur demande pourquoi ils sont ainsi tristes et soucieux.

— Parce que la majesté du trône est en péril, répondit Gunthram.

— Et qui l'y a mise ? demanda Henri.

— L'impératrice Praxède, votre épouse, dit Gunthram.

À ces mots, Henri pâlit plus qu'il ne l'eût fait à toute autre nouvelle, car cette impératrice Praxède, qu'il avait épousée depuis deux ans seulement et pour laquelle il avait à la fois un amour d'époux et de père, était le seul ange auquel il eût dû les quelques heures de repos et de bonheur qu'il avait goûtées au milieu de cette vie fatale et maudite que nous avons racontée ; aussi eut-il besoin d'un moment pour rappeler les forces de son cœur et demander ce qu'elle avait fait.

— Elle a fait des choses que nous ne pouvons souffrir pour l'honneur du trône impérial, répondit Gunthram, et qui nous mériteraient le nom de traîtres envers notre seigneur si nous hésitions à les lui dire.

— Mais enfin, qu'a-t-elle donc fait ? demanda une seconde fois Henri.

— Elle a, en votre absence, reprit Gunthram, encouragé l'amour d'un jeune cavalier, et cela si publiquement que, s'il vous naissait un fils à cette heure, cet événement, qui mettrait le peuple en joie, mettrait la noblesse en deuil ; car tout maître est bon pour le peuple, tandis que la noblesse de l'empire, étant la première de toutes les noblesses, ne peut et ne veut recevoir d'ordres que d'un fils d'empereur.

Henri s'appuya au dossier d'un fauteuil pour ne pas tomber ; car il avait, un mois auparavant, reçu une lettre de l'impératrice dans laquelle elle lui annonçait avec une joie d'enfant qu'elle avait l'espoir d'être mère.

— Et qu'est devenu ce chevalier ? demanda Henri.

— Il a quitté Cologne comme il y était venu, tout à coup et sans qu'on sache où il est allé. Quant à son pays et à son nom, il ne l'a dit à personne ; mais vous pourrez le demander à l'impératrice ; car si quelqu'un peut le savoir, elle le sait.

— C'est bien, dit Henri ; entrez dans ce cabinet.

Les deux seigneurs obéirent. Alors l'empereur appela un chambellan et lui donna l'ordre de faire venir l'impératrice. Puis, resté seul, cet élu du malheur qui avait tant souffert et à qui il restait tant à souffrir encore manqua de force et se laissa tomber dans un fauteuil. Lui qui avait supporté sans plier la guerre civile, la guerre étrangère, l'excommunication romaine et la révolte filiale, se sentit brisé par un doute. Sa tête, qui avait porté quarante-cinq ans la couronne et qui ne s'était pas courbée sous ce fardeau, faiblit sous le poids d'un soupçon et s'inclina sur sa poitrine comme si la main d'un géant avait pesé sur elle. Un instant, le vieillard oublia tout, empire, guerre, malédiction, révolte, pour ne penser plus qu'à cette femme qui était le seul être humain à qui il eût conservé sa confiance et qui l'avait trompé plus indignement encore que les autres, et une larme coula de sa paupière et roula sur ses joues creusées. La verge du malheur avait frappé si profondément le rocher que, comme celle de Moïse, elle avait fait jaillir une source cachée et inconnue.

L'impératrice entra, ignorant quelle cause avait ramené Henri, et s'avança d'un pas si léger qu'il ne l'entendit point venir. C'était une belle fille du Nord aux yeux bleus et au teint de neige, blonde et élancée comme une vierge d'Holbein ou d'Owerbeek. Elle s'arrêta devant le vieillard, sourit d'un sourire chaste et s'inclina pour l'embrasser d'un baiser moitié de fille, moitié d'épouse ; mais alors ses cheveux touchèrent le front de l'empereur, et il tressaillit comme si un serpent l'avait piqué.

— Qu'avez-vous, monseigneur ? dit Praxède.

— Femme, répondit le vieillard en relevant la tête et en lui montrant ses yeux humides, vous avez vu, depuis quatre ans, peser sur moi des peines plus lourdes que la croix du Christ et ma couronne impériale se changer en couronne d'épines ; vous avez vu ruisseler la sueur sur mes joues et le sang sur mon front, mais vous n'avez pas vu tomber de mes yeux une larme. Eh bien, regardez-moi, voilà que je pleure.

— Et pourquoi pleurez-vous, monseigneur bien-aimé ?
répondit l'impératrice.

— Parce que, abandonné par mes peuples, renié par mes vassaux, proscrit par mon fils, maudit par Dieu, je n'avais plus dans le monde entier que vous, et que vous m'avez trahi.

Praxède se releva, pâle et roide comme une statue.

— Monseigneur, dit-elle, sauf votre grâce, cela n'est point vrai. Vous êtes mon empereur et mon maître, et vous avez le droit de dire ce que vous voudrez ; mais si tout autre homme que vous répétait ces mêmes paroles, je répondrais que cet homme ment, ou par envie ou par mauvais vouloir.

— Entrez, dit Henri d'une voix forte en se retournant vers le cabinet.

Aussitôt la porte s'ouvrit, et Gunthram de Falkembourg et Walther de Than parurent. À leur vue, l'impératrice frissonna par tous ses membres ; car elle les avait toujours instinctivement regardés comme ses ennemis. Ils s'avancèrent lentement de l'autre côté du fauteuil de l'empereur, et, étendant la main :

— Seigneur, dirent-ils, la chose que nous avons dite est vraie, et nous la soutiendrons au péril de notre corps et de notre âme en combattant, deux contre deux, tous chevaliers qui oseraient nous démentir.

— Écoutez bien ce qu'ils disent, madame, répondit l'empereur, car il sera fait ainsi qu'ils le demandent ; et sachez que si, d'ici à un an et un jour, vous n'avez pas trouvé de chevaliers qui vous disculpent par la bataille, vous serez brûlée vive sur la grande place de Cologne, en face du peuple et par la torche du bourreau.

— Seigneur, dit l'impératrice, je prie Dieu qu'il me soit en aide, et j'espère que par sa grâce la vérité et l'innocence seront reconnues.

— Ainsi soit-il ! dit Henri.

Et, appelant des gardes, il fit conduire l'impératrice dans une salle basse du château qui ressemblait fort à une prison.

Et elle y était renfermée depuis trois cent soixante-quatre jours sans avoir pu, malgré les promesses qu'elle avait faites et les dons qu'elle avait votés, trouver un seul chevalier qui voulût s'armer pour sa défense, tant la crainte qu'inspirait la renommée de ses accusateurs était grande. Dans cette retraite, Praxède, qui, ainsi qu'elle l'avait écrit à l'empereur, se trouvait enceinte lors de l'accusation portée contre elle, était accouchée d'un fils, et elle nourrissait de son lait, et elle élevait de ses mains, comme eût fait une femme du peuple, son pauvre enfant condamné comme elle à la honte et au bûcher. Seule entre toutes ses femmes, Douce de Provence, qui, depuis trois ans, avait abandonné son beau pays, tout plein de guerres en ce moment, pour venir chercher un asile à la cour de sa suzeraine, lui était restée fidèle au plus profond de son malheur. Mais il n'y avait plus que trois jours pour que le délai accordé par l'empereur fût écoulé, et elle ne voyait pas revenir son envoyé, et elle n'en entendait point parler. Elle commençait à désespérer elle-même, elle qui avait jusqu'alors soutenu l'impératrice de son espérance.

Quant à Henri, nulle douleur ne pouvait se comparer à la sienne. Frappé à la fois comme empereur, comme père et comme époux, il avait fait vœu public, pour détourner la colère de Dieu, d'aller rejoindre les croisés en terre sainte ; et ce jour qu'il avait fixé lui-même pour le supplice de l'impératrice lui était à cette heure d'une attente aussi cruelle qu'à Praxède elle-même. Aussi avait-il tout abandonné à la garde du Seigneur, intérêts politiques, affaires privées ; et, retiré au plus profond de son palais de Cologne, il attendait, n'ayant plus de force que pour attendre ; car, ainsi que nous l'avons dit, trois cent soixante-quatre jours s'étaient écoulés, et le soleil venait de se lever sur le trois cent soixante-cinquième.

Ce jour-là, après nones, et comme Henri sortait de son oratoire, on lui annonça qu'un chevalier étranger arrivant d'un pays fort distant de l'Allemagne demandait à lui parler à l'instant même. Le vieillard tressaillit, car, au fond de son cœur, il n'avait

pas perdu tout espoir ; il ordonna que l'étranger fût introduit. Henri le reçut dans la même chambre et assis sur le même fauteuil où il avait rendu l'arrêt contre l'impératrice. Le chevalier entra et mit un genou en terre. L'empereur, lui ayant fait signe de se relever, lui demanda quelle cause l'amenait.

— Seigneur, dit le chevalier inconnu, je suis un comte d'Espagne ; j'ai entendu dire en matines que l'impératrice votre épouse était accusée par deux chevaliers de votre cour et que si, dans l'espace d'un an et un jour, elle n'avait pas trouvé un champion qui la défendît en bataille, elle serait brûlée devant le peuple. Or, par le grand bien que j'ai entendu dire d'elle et pour la sainte renommée de vertu qu'elle a dans le monde, je suis venu de ma terre afin de demander le combat à ses deux accusateurs.

— Comte, s'écria l'empereur, soyez le bienvenu ; certes, c'est un grand honneur et un grand amour que vous lui faites, et vous arrivez à temps, car il n'y avait plus que trois jours avant qu'elle subît la peine des adultères, selon la coutume de l'empire.

— Seigneur, reprit le comte, maintenant, j'ai une grâce à vous demander : c'est de me laisser parler avec l'impératrice ; car dans cet entretien je saurai bien si elle est innocente ou coupable ; si elle est coupable, je n'exposerai ni ma vie ni mon âme pour elle, soyez-en certain ; mais si elle est innocente, je combattrai non pas contre un, non pas contre deux, mais, s'il le faut, contre tous les chevaliers de l'Allemagne.

— Il sera fait ainsi que vous le désirez, car c'est justice, répondit l'empereur.

Le chevalier inconnu salua et fit quelques pas vers la portière ; mais Henri le rappela.

— Seigneur comte, lui dit-il, avez-vous fait vœu de rester le visage couvert ?

— Non, monseigneur, répondit le chevalier.

— Alors, continua l'empereur, faites-moi la grâce de lever votre casque, que je puisse graver dans ma mémoire les traits de celui qui se met en pareil péril pour sauver mon honneur.

Le chevalier détacha son casque, et Henri vit apparaître une tête brune et fortement accentuée, mais qui paraissait appartenir à un jeune homme de dix-huit à vingt ans. L'empereur le regarda un instant en silence et avec tristesse ; puis, soupirant malgré lui en pensant que Gunthram de Falkembourg et Walther de Than étaient tous les deux dans la force de l'âge :

— Que Dieu vous ait en sa sainte garde, dit-il, seigneur comte ; car vous me paraissez bien jeune pour mettre à bonne fin l'aventure que vous avez entreprise. Réfléchissez donc ; il est encore temps de retirer votre parole.

— Faites-moi conduire vers l'impératrice, répondit le chevalier.

— Allez donc, dit l'empereur en lui présentant une bague, car voilà mon sceau, et devant lui, toute porte s'ouvrira.

Le chevalier mit un genou en terre, baisa la main qui lui présentait l'anneau, le passa à son doigt et, s'étant relevé, salua l'empereur et sortit.

Ainsi que l'avait dit Henri, le sceau impérial ouvrit toutes les portes au chevalier inconnu, si bien que, dix minutes après avoir quitté le juge, il se trouva en face de l'accusée.

L'impératrice était assise sur son lit, allaitant son enfant, et comme depuis longtemps elle ne recevait d'autres visites que celles de ses geôliers, car il lui était défendu de communiquer même avec ses femmes, elle ne leva pas la tête lorsque la porte s'ouvrit ; seulement, par un mouvement de pudeur instinctive, elle ramena son manteau sur sa poitrine, berçant son fils d'un mouvement lent d'épaules et d'un chant triste et doux. Le chevalier contempla un instant en silence ce tableau éloquent des misères royales ; puis enfin, voyant que l'impératrice ne paraissait pas songer à lui :

— Madame, lui dit-il, ne daignerez-vous pas lever les yeux sur un homme qui est venu d'un bien lointain pays pour l'amour de votre renommée ? Vous êtes accusée, et j'offre de vous défendre ; mais auparavant, répondez-moi comme vous répondriez à

Dieu, et songez que, dans l'aventure que j'ai entreprise, j'ai non-seulement besoin de la force de mon bras, mais encore de la conviction de ma conscience. Au nom du ciel, dites-moi donc toute la vérité, car s'il m'est démontré, comme je l'espère, que vous êtes innocente, je vous jure, par la chevalerie que j'ai reçue, que vous serez défendue par moi et que je ne vous faillirai pas au moment de la bataille.

— Et d'abord grand merci, dit l'impératrice ; mais ne puis-je savoir à qui je vais raconter les choses que j'ai à dire, et avez-vous fait vœu de cacher votre nom et votre visage ?

— Mon visage, madame, répondit le chevalier en ôtant son casque, peut être vu de tout le monde, car il est, je le crois, bien inconnu dans l'empire ; quant à mon nom, c'est autre chose, j'ai juré qu'il ne serait su que de vous.

— Alors dites-le-moi, reprit l'impératrice.

— Madame, continua le chevalier, je suis un prince d'Espagne qu'on appelle Raymond Bérenger, comte de Barcelone.

À ce nom si célèbre de père en fils, l'impératrice, qui avait souvent entendu parler de la grande noblesse et du grand courage de cette famille, joignit les mains, joyeuse et consolée ; puis, regardant le comte à travers le nuage de larmes qui voilait ses beaux yeux :

— Seigneur, lui dit-elle, jamais, en aucune occasion, je ne pourrai vous rendre la centième partie de ce que vous faites aujourd'hui pour moi ; mais comme vous l'avez dit, je dois tout vous dire et vais vous dire tout :

» Il est vrai qu'il est venu, en l'absence de monseigneur Henri, un jeune et beau chevalier en cette cour de Cologne ; mais soit qu'il eût fait un vœu à sa dame ou à son roi, il y vint sans dire son nom, et nul ne le sait, pas plus moi que les autres ; mais on disait que c'était quelque fils de prince, tant il était magnifique et généreux ; or il est encore vrai que je le rencontrais partout sur mon passage, mais toujours si respectueusement placé et se tenant à une telle distance que je n'en pouvais rien dire sans que ce fût

moi qui eusse l'air de faire attention à lui.

» Cela dura ainsi quelque temps sans que le chevalier de l'Émeraude – car on l'appelait ainsi, ne sachant pas son nom, d'une bague précieuse qu'il portait au doigt – fît rien autre que me suivre ou me précéder ainsi partout où j'allais. Donc, un jour, il advint que j'étais sortie avec mes femmes et les deux méchants chevaliers qui m'ont accusée pour chasser à l'oiseau le long du Rhin ; et comme nous étions venus jusqu'à Lusdorf sans rencontrer de gibier, il arriva que, là seulement, un héron se leva et que je déchaperonnai mon faucon, qui prit son vol dessus. Comme c'était un faucon de fine race norvégienne, il eut bientôt rejoint le fuyard, et je mis ma haquenée au galop pour arriver à la mort. J'étais tellement emportée d'ardeur que mon cheval sauta par-dessus une petite rivière. Arrivées au bord, mes femmes n'osèrent faire le même saut que moi, de sorte qu'il n'y eut que Douce qui me suivit, parce que, où j'allais, disait-elle, elle devait y aller aussi. Mes femmes prirent donc un long détour pour chercher un endroit moins escarpé, et les deux chevaliers les suivirent ; car ils étaient montés sur de lourds chevaux qui ne pouvaient sauter qu'un espace beaucoup moins grand que celui que j'avais franchi.

» Nous continuâmes notre route sans nous inquiéter d'eux, et lorsque nous arrivâmes à l'endroit où étaient tombés les combattants, il nous sembla voir, à travers un bois qui descendait jusqu'à la rive, fuir un cavalier sur un cheval si rapide que nous ne sûmes si c'était une vision ; d'ailleurs nous étions trop occupées de la chasse pour prendre attention à autre chose. Nous piquâmes droit au vaincu, que nous voyions se débattre, tandis que le vainqueur lui rongeaient déjà la cervelle. Mais nous fûmes bien étonnées lorsque, mettant pied à terre, nous vîmes que l'on avait passé au long bec du héron une magnifique émeraude enchâssée dans un anneau d'or. Douce et moi, nous nous regardâmes, ne comprenant rien à cette aventure, mais soupçonnant que cette ombre que nous avions vue disparaître était le chevalier inconnu ; puis – et

ce fut un tort de ma part, je l'avoue, mais vous savez notre vanité, à nous autres femmes –, au lieu de jeter la bague dans le fleuve, comme j'aurais dû le faire peut-être, je la pris et la mis à mon doigt ; et comme, en ce moment, ma suite arrivait, je racontai ce qui s'était passé, et je montrai l'émeraude.

» Chacun s'émerveilla de cet événement, car nul, excepté les chevaliers, ne pensa à soupçonner que je ne disais pas la vérité ; mais Gunthram et Walther sourirent d'un air de doute. Leur donner des explications, c'était leur reconnaître le droit de me soupçonner. Je passai mon gant, je repris mon faucon sur le poing, et nous continuâmes notre chasse sans qu'il nous arrivât rien autre chose d'extraordinaire. Le lendemain, je rencontrai à l'église le chevalier inconnu. Mes yeux se portèrent sur sa main ; il n'avait plus sa bague. Dès ce moment, je n'eus plus de doute que mon émeraude ne fût la sienne, et je résolus de la lui rendre.

» C'était huit jours après la fête de Cologne ; vous savez combien cette fête est célèbre par toute l'Allemagne : les ménestrels, les baladins et les jongleurs y abondent. Parmi ces derniers, il y avait un montreur de bêtes féroces qui, ayant été en Barbarie, en avait ramené un lion et un tigre ; il avait bâti son cirque sur la grande place, et l'on pouvait voir ces deux magnifiques animaux d'une galerie élevée de douze ou quinze pieds au-dessus d'eux.

» J'y allai avec toutes mes femmes, et là, comme partout, je rencontrai l'étranger mystérieux dont je portais la bague au doigt. Ce moment me parut favorable pour la lui rendre. Je tirai la bague de ma main, et j'allais charger Douce d'aller la lui rendre, lorsque le tigre, excité par le bateleur qui le piquait avec une lance, fit un bond si prodigieux et poussa un cri si terrible que je laissai tomber la bague, qui roula jusque dans la cage du lion.

» Au même moment et avant que j'eusse eu le temps de prononcer une seule parole, le chevalier était dans le cirque, l'épée à la main. Le tigre resta un instant comme étonné d'une pareille audace ; puis, d'un seul bond, il s'élança sur le chevalier. Alors on vit comme une espèce d'éclair, et la tête du monstre alla rouler

d'un côté, ouvrant sa gueule ensanglantée, tandis que le corps tomba de l'autre, se cramponnant hideusement de ses quatre pattes sur le sable. Le chevalier prit sa toque, en arracha une agrafe de diamant, la jeta au bateleur ; puis, passant son bras à travers les barreaux de la cage, il alla, entre les griffes du lion, prendre la bague que j'avais laissée tomber et me l'apporta au milieu des applaudissements de la multitude. Mais comme j'avais résolu de la lui rendre, je profitai de cette occasion ; et, repoussant sa main :

» — Non, lui dis-je, seigneur chevalier, cette bague a failli vous coûter trop cher pour que je vous la reprenne ; gardez-la donc en souvenir de moi.

» Ce sont les seules paroles que je lui aie jamais adressées ; car, le soir même et comme cette aventure avait fait du bruit, je chargeai Douce d'aller trouver le chevalier de l'Émeraude et de le prier en mon nom de quitter Cologne ; ce qu'il fit dans la même soirée sans que je sache moi-même ce qu'il est devenu depuis.

» Voilà tout ce qu'il y a eu entre nous, seigneur comte ; et si j'ai été imprudente, j'ai payé cette imprudence d'une année de prison et d'une accusation mortelle.

Alors, tirant son épée et l'étendant vers la reine :

— Jurez-moi, dit le comte, sur cette épée que tout ce que vous m'avez dit est vrai, madame.

— Je le jure ! s'écria la reine.

— Eh bien, par cette épée, reprit le comte, vous sortirez de cette prison où vous êtes restée un an, et vous serez lavée de l'accusation mortelle qui pèse sur vous.

— Dieu vous entende ! dit l'impératrice.

— Et maintenant, continua le comte, je vous prie, madame, de me donner un de vos bijoux en signe que vous m'acceptez pour votre chevalier.

— Seigneur comte, dit-elle, voici une chaîne d'or ; c'est le seul témoin qui me reste de mon ancienne puissance ; prenez-la

comme preuve que je remets ma cause entre vos mains.

— Grand merci, madame, dit le comte.

Et, à ces mots, ayant remis son épée dans le fourreau et son casque sur sa tête, il salua la prisonnière et retourna vers l'empereur, qui l'attendait avec anxiété.

— Sire, lui dit-il, j'ai vu madame l'impératrice. Faites savoir à ceux qui l'ont accusée qu'ils se tiennent prêts à me combattre, soit ensemble, soit séparément.

— Seigneur comte, répondit l'empereur, ils vous combattront l'un après l'autre ; car il ne sera pas dit qu'un chevalier défendant une aussi noble cause n'aura pas trouvé de nobles ennemis.

III

Le jugement de Dieu

Au jour dit, le comte de Barcelone, qui avait passé la veille en messes et en prières, se présenta à la porte du camp, monté sur son bon cheval de Séville qui semblait plutôt, tant ses jambes étaient fines et sa marche légère, un coursier de fête et de chasse qu'un destrier de bataille. Il était vêtu d'une cotte de mailles d'or et d'acier travaillée par les Maures de Cordoue au milieu de laquelle brillait un soleil de diamants qui jetait autant de rayons que s'il eût été de flammes et portait au cou la chaîne d'or que lui avait donnée l'impératrice. Il frappa trois fois à la barrière, trois fois on lui demanda qui il était, et chaque fois il répondit en se signant qu'il était le champion de Dieu. À la troisième fois, la porte s'ouvrit, et le comte de Barcelone fut introduit dans la lice.

C'était une grande arène ovale élevée à peu près sur le modèle des cirques antiques et, comme eux, entourée de gradins à cette heure surchargés de monde, tant la noblesse des bords du Rhin s'était empressée d'accourir à ce spectacle. À l'une des extrémités, Henri, revêtu des habits impériaux, était placé sur un trône, tandis qu'à l'autre, dans une loge de charpente brute et sans ornement aucun, se tenait l'impératrice, vêtue de noir et portant son enfant dans ses bras. De l'autre côté de la porte de la lice et formant le pendant de la case où elle était enfermée s'élevait le bûcher sur lequel elle devait être brûlée, au cas où son chevalier serait vaincu, et près du bûcher se tenait debout le bourreau, vêtu d'une tunique rouge, ayant les jambes et les bras nus, tenant à la main une torche et ayant près de lui un réchaud. Vers le milieu de la courbe que formait la lice s'élevait un autel sur lequel étaient les saints Évangiles, sur lesquels était posé un crucifix. De l'autre côté était un cercueil ouvert.

Le comte de Barcelone entra dans la lice et en fit le tour au

son des fanfares qui annonçaient à ses adversaires que le champion de Dieu était à son poste ; puis, s'arrêtant devant l'empereur, il le salua en abaissant jusqu'à terre le fer de sa lance. Alors il força son cheval de reculer en piétinant, la tête toujours tournée vers Henri, et, arrivé au milieu, il lui fit faire sur ses pieds de derrière seulement une volte si habile que chacun reconnut bien que c'était un bon et expert cavalier. Puis il s'avança à petits pas, toujours malgré l'ardeur que montrait son bon coursier, vers la loge de l'impératrice. Arrivé là, il sauta à bas de son cheval, qui demeura aussi immobile dans la lice que s'il eût été de marbre ; il monta les degrés qui conduisaient à l'accusée, et, pour indiquer que, si tout le monde avait encore quelque doute, lui était convaincu de son innocence, il mit un genou en terre et lui demanda si elle l'acceptait toujours pour son chevalier. L'impératrice était si émue qu'elle ne put lui répondre qu'en étendant la main vers lui. Aussitôt, le comte de Barcelone détacha son casque et baisa respectueusement la main impériale qui lui était offerte ; puis, se relevant les yeux pleins de flamme, il attacha son casque à l'arçon, se remit en selle d'un seul saut et sans plus se servir de ses étriers que s'il eût été vêtu d'un simple justaucorps de soie. Reconnaisant en face de l'autel, et de l'autre côté de la lice, le jongleur qui l'était venu chercher assis aux pieds d'une belle et noble jeune fille, il pensa que cette jeune fille était l'héritière du marquisat de Provence. Il s'avança vers elle au milieu des applaudissements de la multitude qui, surprise de sa jeunesse et émerveillée de sa belle figure, faisait dans son cœur des vœux d'autant plus ardents qu'il paraissait bien jeune et bien faible de corps pour entreprendre un combat mortel contre deux si terribles chevaliers.

Arrivé devant la galerie où était assise la belle Provençale, il s'inclina jusque sur le cou de son cheval de manière que ses cheveux lui voilaient le visage ; puis, se relevant en secouant la tête pour les écarter :

— Noble demoiselle, lui dit-il dans la langue d'oc et avec un

sourire plein de reconnaissance, mille grâces vous soient rendues de la bonne entreprise que vous me valez ; car sans vous et sans votre message, je serais aujourd'hui en ma terre, et je n'aurais pas eu cette occasion de mettre au jour mon amour pour les dames et ma confiance en Dieu.

— Beau seigneur, répondit la jeune fille dans la même langue, toute reconnaissance est à moi ; car, sur la parole que vous a donnée en mon nom un pauvre jongleur, vous avez traversé mers, rivières et montagnes, et vous êtes venu ; si bien que j'ignore comment je reconnaîtrai jamais une aussi grande courtoisie.

— Il n'y a pas de voyage si long ni d'entreprise si dangereuse, madame, reprit le comte, qui ne soient payés et bien au delà par un sourire de vos lèvres et par un regard de vos yeux. Ainsi donc, si vous me voyez faiblir, madame, regardez et souriez-moi, et vous me rendrez force et courage.

À ces mots qui firent rougir la belle marquise, le comte de Barcelone s'inclina une seconde fois ; et comme en ce moment les trompettes annonçaient que l'on ouvrait la porte à son adversaire, il remit son casque, et, en trois élans de son merveilleux cheval, il se trouva à l'extrémité opposée du champ, en face de l'impératrice et du bûcher : le champion de Dieu était toujours placé de cette manière afin qu'il pût être encouragé par les gestes de l'accusée.

Gunthram de Falkembourg entra alors à son tour. Il était vêtu d'une armure de couleur sombre et monté sur un de ces lourds chevaux allemands qui semblent de race homérique. Un écuyer portait devant lui sa lance, sa hache et son épée. À la porte de la lice, il mit pied à terre et s'avança vers l'autel. Arrivé sur les degrés, il leva la visière de son casque, étendit sa main nue sur le crucifix et jura sur sa foi de baptême, sa vie, son âme et son honneur qu'il croyait avoir bonne et juste querelle, ajoutant par serment encore qu'il n'avait ni sur son cheval ni en ses armes herbes, charmes, paroles, prières, conjurations, pactes ou incanta-

tions dont il voulût se servir. Puis, ayant fait le signe de la croix, il alla s'agenouiller à la tête du cercueil afin d'y faire sa prière.

Le comte de Barcelone mit pied à terre à son tour, s'avança vers l'autel comme avait fait son adversaire, prononça les mêmes serments, et, après avoir fait le signe de la croix, il alla s'agenouiller à l'autre bout de la bière. En ce moment, le *Libera* se fit entendre, chanté par des voix invisibles qui semblaient un appel des anges. Les assistants, s'agenouillant chacun à sa place, répétèrent tout bas les prières des agonisants. Il n'y eut que le bourreau qui resta debout, comme si sa voix n'avait pas le droit de se mêler à la voix des hommes et n'avait pas de chance d'arriver aux pieds de Dieu.

À la dernière note du *Libera*, les trompettes sonnèrent de nouveau, les assistants reprirent leurs places, et les deux champions se retirèrent, puis, retournant à leurs chevaux, se remirent en selle et semblèrent un instant deux statues équestres, tant ils restèrent immobiles, leur lance en arrêt et leur bouclier leur couvrant toute la poitrine. Enfin, les fanfares cessèrent, et l'empereur, se levant, étendit son sceptre et dit d'une voix forte :

— Laissez aller.

Les deux adversaires s'élancèrent l'un contre l'autre avec un même courage, mais avec une fortune bien différente. À peine Gunthram de Falkembourg, porté sur son lourd cheval, parcourut-il le tiers de la carrière, tandis que, franchissant en trois élans un espace double, le comte de Barcelone fut sur lui. Il y eut un instant pendant lequel on ne vit rien qu'un choc effroyable, des tronçons de lance, des milliers d'étincelles, une confusion d'hommes et de chevaux ; mais presque même moment, le destrier de Gunthram se releva sans cavalier, tandis que le cadavre de son maître, percé de part en part par la lance de son ennemi, restait gisant sur la poussière teinte de sang. Le comte de Barcelone courut aussitôt au cheval de son adversaire, le saisit par les rênes et le força de toucher en reculant les barrières du camp avec la croupe, ce qui était signe que son maître se relevât – il était vain-

cu ; mais la précaution était inutile, Gunthram de Falkembourg ne devait plus se relever qu'à la voix de Dieu.

Il y eut un grand cri de joie dans toute cette multitude, car les vœux les plus ardents étaient pour le jeune et beau chevalier. L'empereur se leva debout en criant :

— Bien frappé !

Douce agita son écharpe ; l'impératrice tomba à genoux.

Alors le bourreau descendit lentement de son estrade, dénoua le casque de Gunthram, qu'il jeta par le camp, traîna jusqu'auprès de la bière le cadavre par les cheveux et, retournant vers l'extrémité de la lice, remonta sur son bûcher.

Aussitôt, le comte de Barcelone alla de nouveau saluer l'empereur, l'impératrice et la marquise de Provence ; puis, étant revenu à sa place :

— Sauf votre plaisir, sire empereur, dit-il d'une voix forte, veuillez ordonner que Walther de Than soit introduit à son tour.

Et il sortit de la lice.

— Que Walther de Than soit introduit, dit l'empereur.

La barrière s'ouvrit une seconde fois, et Walther de Than fut introduit ; mais lorsqu'il vit Gunthram couché près de la bière, qu'il apprit qu'un seul coup avait suffi pour le porter à terre et le mettre à mort, au lieu de s'avancer vers l'autel pour faire le serment, il alla droit à l'empereur, et là, descendant de cheval et s'agenouillant devant lui :

— Sire empereur, lui dit-il, ç'a été peine inutile à vous d'ordonner que je fusse introduit, car pour rien au monde je ne combattrai pour la cause que j'avais embrassée : c'est une cause fautive et mauvaise, ainsi que Dieu l'a bien prouvé par son jugement. Qu'il vous plaise donc que je me mette à votre merci, à celle de madame l'impératrice et à celle du chevalier inconnu, qui doit être un noble chevalier, je le proclame devant toute la cour, car ce que nous avons dit de madame l'impératrice est faux, de toute fausseté, et nous l'avons dit poussés que nous étions par les dons et les promesses du prince Henri, votre fils, qui craignait que

vous ne le privassiez de son héritage en faveur de l'enfant que madame l'impératrice portait dans son sein. Encore une fois, monseigneur, en faveur de mon aveu, je vous demande grâce et merci.

— Vous n'aurez d'autre merci, répondit l'empereur, que celle que voudra bien vous accorder l'impératrice ; allez donc la lui demander, car d'elle seule maintenant dépendent votre vie et votre honneur.

Walther de Than se releva, traversa la lice au milieu des murmures et des huées de la multitude, et alla s'agenouiller en face de l'impératrice, qui, tenant tendrement son fils dans ses bras, semblait une Madone caressant l'Enfant Jésus.

— Madame, lui dit-il, je viens à vous par ordre de l'empereur pour que vous ayez merci de moi, car je vous ai faussement et déloyalement accusée ; ordonnez donc de moi tout ce qu'il vous plaira.

— Ami, dit l'impératrice, allez-vous-en sain et sauf ; je ne prendrai ni ne ferai prendre vengeance de vous, car Dieu saura bien la prendre à son plaisir et à sa justice. Allez donc, et que je ne vous revoie jamais.

Le chevalier se releva et sortit. Jamais, depuis ce jour, on ne le revit en Allemagne.

Alors l'empereur ordonna que la porte fût rouverte pour le vainqueur ; et comme il vit que celui-ci, après être entré, cherchait avec étonnement son adversaire :

— Seigneur chevalier, lui dit-il, Walther de Than ne veut pas vous combattre ; il est venu à moi demandant merci, et je l'ai renvoyé à l'impératrice, qui la lui a accordée, toute joyeuse qu'elle est de l'honneur que Dieu et vous lui avez rendu.

— Puisqu'il en est ainsi, dit le comte de Barcelone, tout est bien, et je n'en demande pas davantage.

Alors l'empereur descendit de son trône, et, prenant par le frein le cheval du vainqueur, il le conduisit en face de l'impératrice.

— Madame, lui dit-il, voici le chevalier qui vous a si vaillamment défendue ; il va vous donner une main et moi l'autre, et nous vous conduirons à mon trône, où nous resterons en vue de tous jusqu'à ce que justice soit faite au cadavre de Gunthram de Falkembourg ; puis vous l'emmènerez à votre palais, où vous lui ferez tout l'honneur que vous pourrez afin qu'il reste le plus longtemps possible auprès de nous.

L'impératrice descendit de son échafaud et voulut s'agenouiller devant l'empereur ; mais il la releva aussitôt, et, l'embrassant comme preuve qu'il lui rendait tout son amour, il la prit par une main et le comte de Barcelone par l'autre, puis la ramena vers le trône, où elle s'assit à sa droite, tandis que le vainqueur s'asseyait à sa gauche.

Lorsqu'ils furent assis, le bourreau descendit une seconde fois dans la lice, et, s'avançant vers le cadavre de Gunthram, il coupa avec un couteau toutes les attaches de son armure, qu'il lui arracha pièce par pièce et qu'il jeta çà et là par le camp en disant, à mesure qu'il les jetait :

— Ceci est le casque d'un lâche, ceci est la cuirasse d'un lâche, ceci est le bouclier d'un lâche.

Enfin, lorsqu'il l'eut mis tout à fait nu, les deux valets du bourreau firent entrer un cheval traînant une claie, puis le cadavre fut attaché sur cette claie et traîné par les rues de Cologne jusqu'au gibet public, où il fut pendu par les pieds et où chacun put voir l'affreuse blessure par laquelle son âme maudite s'était envolée.

Et chacun dit que c'était bien véritablement le jugement de Dieu, car nul ne pouvait comprendre comment un si jeune et si gentil damoiseau avait pu mettre à mort un si terrible chevalier.

IV Conclusion

L'empereur et l'impératrice emmenèrent le chevalier à leur palais, et là, ils lui firent grande fête et grand honneur, le retenant à dîner et disant qu'ils ne voulaient plus qu'il les quittât ; mais le soir, il sortit du palais sans que personne le vît, et, rentrant à son hôtel, il fit donner l'avoine à son cheval, et, ayant ordonné à son écuyer de s'appareiller, il partit en grand mystère et chemina toute la nuit pour retourner en sa terre de Barcelone qu'il avait quitté avec plus de chevalerie que de prudence et dont il n'avait reçu aucune nouvelle depuis deux mois.

Mais quand vint le lendemain et que l'empereur vit que le chevalier ne venait pas au palais, il envoya un messenger à son hôtel pour lui faire dire qu'il l'attendait. On répondit au messenger que le chevalier était parti dans la nuit, et qu'à cette heure, il devait être au moins à douze ou quinze lieues de Cologne. Alors le messenger retourna devers l'empereur et lui dit :

— Seigneur, le chevalier qui a combattu pour madame l'impératrice est parti cette nuit, et l'on ne sait point où il est allé.

À cette nouvelle inattendue, Henri se retourna vers l'impératrice, et, d'une voix altérée par la colère :

— Madame, lui dit-il, vous avez entendu ce que me rapporte cet homme, c'est-à-dire que votre cavalier a quitté Cologne cette nuit sans prendre congé de nous, ce qui nous déplaît fort.

— Oh ! monseigneur, répondit l'impératrice, vous serez bien autrement courroucé encore lorsque vous saurez quel était ce chevalier ; car vous ne le savez pas, je présume.

— Non, reprit l'empereur ; il ne m'a rien dit, si ce n'est qu'il était un comte d'Espagne.

— Seigneur, ce chevalier que vous avez vu et qui s'est battu pour moi est le gentil comte de Barcelone dont la renommée est

déjà si grande que l'on ne saurait dire laquelle l'emporte, de sa réputation ou de sa noblesse.

— Comment ! s'écria l'empereur, il serait vrai que ce chevalier était le seigneur Raymond Bérenger ! Alors Dieu me soit en aide, madame, car la couronne de l'empire n'a jamais reçu un si grand honneur que celui qu'elle vient de recevoir aujourd'hui ; mais, merci Dieu ! il me le fait bien payer par la honte dont me couvre un si prompt départ. C'est pourquoi je vous dis, madame, que jamais vous ne rentrerez dans ma grâce ni dans mon amour que vous ne l'ayez cherché jusqu'à ce que vous le trouviez et ameniez avec vous. Appareillez-vous donc le plus vite que vous pourrez, et que je ne vous revoie pas ou que je vous revoie avec lui.

— Il sera fait ainsi que vous désirez, monseigneur, répondit l'impératrice en se retirant.

Comme elle avait vu que le gentil comte de Barcelone n'avait point été insensible à la beauté de la marquise Douce de Provence, elle amena celle-ci avec elle, pensant qu'elle serait la chaîne qui lierait le plus sûrement le fugitif ; et, s'étant fait accompagner, comme il convient à une reine, de cent chevaliers, de cent dames et de cent damoiselles, elle chevaucha tant par jour et par nuit qu'elle arriva, deux mois après son départ, dans la noble cité de Barcelone.

Qui fut fort étonné lorsqu'il apprit que madame l'impératrice d'Allemagne était arrivée dans sa ville ? Ce fut le comte, je vous assure. Aussitôt qu'il eut la certitude que cette nouvelle était vraie, il monta à cheval et se rendit à l'hôtel où elle était descendue. Là, il n'eut plus de doute ; car à peine l'eut-il aperçue, qu'il reconnut parfaitement celle pour laquelle il avait combattu. Tous deux eurent grande joie de se revoir. Après qu'il se fût agenouillé devant elle et lui eût baisé la main, le comte lui demanda courtoisement par quelle aventure elle était venue en sa terre.

— Seigneur comte, lui répondit Praxède, il m'est défendu de retourner vers l'empereur mon époux avant que je vous ramène ;

car c'est votre seule vue, dont il a été trop privé, qui peut me rendre son amour et sa grâce. Lorsqu'il a su que c'était le gentil comte de Barcelone qui lui avait fait l'honneur de venir d'un si lointain pays pour me défendre et qu'il était parti le même soir, il a dit qu'il n'aurait pas un instant de fête jusqu'au jour où il l'aurait remercié du grand honneur qu'il avait fait à la couronne de l'empire. Voilà pourquoi, monseigneur, je viens à vous non plus comme impératrice d'Allemagne, mais comme votre servante, pour vous supplier humblement de m'accompagner devant l'empereur si vous voulez que je sois appelée encore impératrice.

— Madame, répondit le comte, c'est à vous de commander, et à moi d'obéir ; je suis prêt à vous suivre partout où vous me voudrez conduire : faites de moi comme d'un vaincu et d'un prisonnier.

À ces mots, le comte mit un genou en terre en lui présentant ses mains comme pour les enchaîner ; ce que voyant l'impératrice, elle détacha une magnifique chaîne d'or qui faisait huit fois le tour de son cou, et, en attachant un bout au poignet du comte de Barcelone, elle remit l'autre aux mains de la marquise de Provence. Alors, en se voyant au pouvoir d'un si gentil gardien, le comte Raymond jura qu'il ne romprait ni détacherait une si douce chaîne que du consentement de la marquise, qui lui donna aussitôt congé d'aller tout préparer pour son départ.

Trois jours après, l'impératrice d'Allemagne repartit pour Cologne, accompagnée de ses cent chevaliers, de ses cent dames et de ses cent damoiselles, emmenant le seigneur comte enchaîné par une chaîne d'or que tenait la jolie fille d'honneur, et ils traversèrent ainsi le Roussillon, le Languedoc, le Dauphiné, la Suisse et le Luxembourg. Le seigneur comte, ainsi qu'il l'avait juré, ne dénoua sa chaîne qu'avec le congé de son gardien.

À cinq lieues en avant de Cologne, le cortège rencontra l'empereur, qui, ayant appris l'arrivée du seigneur comte, venait au-devant de lui. En apercevant le brave chevalier qui avait sauvé l'honneur de sa femme bien-aimée, Henri mit pied à terre ; ce que

voyant Raymond Bérenger, il se hâta d'en faire autant ; et, toujours conduit par la marquise de Provence, il s'avança vers l'empereur, qui l'embrassa tendrement, lui demandant quel don il pouvait lui accorder pour le remercier du grand et honorable service qu'il lui avait rendu.

— Seigneur, répondit le comte, je demande qu'il vous plaise ordonner qu'ainsi que je ne pouvais rompre ni délier ma chaîne sans le congé de la marquise, elle ne puisse plus, dès aujourd'hui, la rompre ni délier sans le mien, et par ainsi, monseigneur, nous serons enchaînés à toujours, et s'il plaît à Dieu, non-seulement dans ce monde-ci, mais encore dans l'autre.

Douce de Provence rougit et voulut se défendre ; mais elle relevait de l'empereur, et à tout ce qu'il lui plaisait ordonner il lui fallait obéir. Or l'empereur ordonna que le mariage serait fait dans les huit jours. Douce de Provence était une vassale si fidèle qu'elle ne songea pas même à demander une heure de retard.

C'est ainsi que Raymond Bérenger III, déjà comte de Barcelone, devint marquis de la terre de Provence.

TABLE DES MATIÈRES

I. Le sacre	5
II. Le champion	17
III. Le jugement de Dieu	30
IV. Conclusion	37